LE HAVRE

Textes de Dominique Aubin
Photographies de Éric Houri

LE HAVRE

ÉDITION ENRICHIE

Couverture :
Le front de mer du Havre avec les « cabanes » de plage,
la Porte Océane et l'église Saint-Joseph.

Quatrième de couverture :
La Maison de l'Armateur, l'un des rares vestiges
de l'Ancien Régime au Havre.

Troisième édition revue et enrichie

© **Éditions des Falaises**
16, avenue des Quatre Cantons, 76000 Rouen
102, rue de Grenelle, 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr

ÉDITIONS DES FALAISES

SOMMAIRE

Le Havre avant Le Havre 11
Un port de guerre et de commerce sur la Manche 17
L'âge d'or du négoce havrais 23
Une ville à deux étages 30
Une ville aux deux visages à la Belle Époque 35
Quand le rêve américain passait par Le Havre 40
Un port taillé pour accueillir des géants 45
Les deux époques d'une station balnéaire 55
Une culture ouverte à la modernité 65
Impressionnisme : du motif au musée 73
De la construction navale à l'éolien marin, cinq siècles d'industrie 79
Une ville ouvrière 85
De la tragédie à la renaissance 91
Une terre de Volcans 100
Une vie après Auguste Perret 105
Des respirations pour adoucir une ville minérale 111
Un fort pour des jardins suspendus 116
Avoir 500 ans en 2017 121
Orientation bibliographique 127

Une des tours de la Porte Océane flanquée de deux immeubles Art nouveau qui ont survécu aux bombardements de 1944.

Le front de mer du Havre avec l'église Saint-Joseph en arrière-plan.

AVANT-PROPOS

Évoquer le patrimoine du Havre, c'est renoncer d'emblée à la convivialité rassurante des vieilles pierres qui façonnent habituellement le centre des villes européennes. Née tardivement de la volonté d'un roi il y a cinq siècles, la ville a pratiquement disparu sous les bombes en 1944. De la première ville, avec ses rues étroites et ses maisons à pans de bois, mais aussi ses immeubles haussmanniens, il reste peu de choses : la trame des premiers bassins du port, quelques villas de négociants, deux forts militaires, les escaliers qui permettaient l'ascension de la falaise.

La seconde ville s'étale sous nos yeux, mais sa perception a radicalement changé avec le temps. Après avoir été décriée durant quatre décennies, elle a connu en 2005 la consécration avec le classement de son centre au patrimoine mondial de l'humanité. Portée par des regards extérieurs, cette réhabilitation du patrimoine Perret s'est imposée peu à peu dans la population, à la faveur de la venue à l'âge adulte des générations qui n'ont pas connu la ville ancienne.

Le Havre devra sans doute composer encore longtemps avec la perte physique d'une partie considérable de son passé. Mais soixante-dix ans après la guerre, la patine a fait son œuvre, le vivant l'emporte sur le minéral, et la végétation a adouci les angles droits.

L'histoire s'est aussi remise en marche. De nouveaux quartiers ont vu le jour au bord d'anciens bassins, entre terre et eau, d'autres à la lisière de la campagne cauchoise. La forêt de Montgeon, le front de mer, les forts de Sainte-Adresse et de Tourneville ont été reconvertis pour d'autres usages. Sans oublier le nouveau tramway appelé à jouer un rôle fédérateur dans une ville partagée par la falaise.

Dominique Aubin

Façade de l'Ecole de management de Normandie construite en 1954, dans le quartier des Halles, par l'architecte Robert Royon. Le site se cherche une nouvelle vocation depuis le déménagement de l'école dans les quartiers sud, en 2020. Il pourrait accueillir un hôtel, un restaurant, des logements, des commerces et un centre de sports.

LE HAVRE AVANT LE HAVRE

Il faut imaginer un espace indistinct, entre terre et eau, plutôt inhospitalier. Beaucoup plus large qu'aujourd'hui, la Seine divaguait et se divisait entre les bancs de sable, avant de buter sur les falaises d'Orcher, rive droite, et celles de Saint-Samson, rive gauche. Au pied s'égrainaient quelques modestes villages de pêcheurs alors que, sur le plateau, les clochers de Sanvic, Bléville et Octeville annonçaient le pays de Caux. Ici, l'homme résiste aux éléments plus qu'il ne les maîtrise. La précarité de l'occupation humaine se mesure au destin de Saint-Denis-Chef-de-Caux, la future Sainte-Adresse. Vers 1370, le cimetière, l'église et les maisons de ce petit port sont rayés de la carte. Raz de marée ? Effondrement de la falaise ? Cet épisode nous est connu par une archive mentionnant le don par le roi Charles V aux paroissiens de Saint-Denis d'une demi-acre de terre, dans un vallon abrité pour reconstruire leur église « cheue dans la mer ». Les causes de cette disparition restent imprécises, d'autant que le rivage d'alors ne ressemblait guère à celui d'aujourd'hui. À l'époque, le cap de la Hève était raccordé à un banc de sable émergé, avec lequel il formait « une petite rade » — le nom est resté — au fond de laquelle les navires venaient s'abriter. Nul ne peut dire toutefois si le village se trouvait sur la falaise ou au pied de celle-ci. Pour éclaircir le mystère de cette disparition, des passionnés ont organisé, dans les années 1990, des explorations sous-marines pour tenter de retrouver des vestiges de cette ville d'Ys normande. Sans succès.

Dans cette pointe de Caux, encore modestement peuplée, aucune ville n'émerge avant Le Havre, sauf Montivilliers, un bourg célèbre pour ses draps, qui s'est agrégé peu à peu autour de sa puissante abbaye. Ce monastère de femmes, fondé au VII^e^ siècle et restauré au XI^e^ était, comme les autres abbayes, étroitement lié aux ducs de Normandie. Ils voyaient en elles des institutions contribuant à maintenir la paix sur un territoire. À son apogée, cette abbaye percevait de multiples revenus provenant de bois, de terres, de vignes, de salines, de moulins, de marchés. Elle disposait des droits de haute et basse justice et exerçait la juridiction ecclésiastique sur une douzaine de paroisses cauchoises, soustraites à l'autorité

Fondée vers 684 par saint Philibert, l'abbaye de Montivilliers était un monastère de femmes qui a dominé la pointe de Caux jusqu'à la création du Havre. Restaurée à la fin du XX^e^ siècle, cette abbaye, mariant roman et gothique, se découvre au fil d'un parcours spectacle.

de l'archevêque de Rouen. Elle possédait enfin des privilèges sur le prospère port d'Harfleur — une création romaine comme Lillebonne — un peu plus en amont. Les ruines des fondations d'une basilique laïque pour le premier, et d'un théâtre pour le second, attestent de cette ancienneté.

Le pouvoir des abbesses de Montivilliers ne s'exerce pas sans partage. Les puissantes familles de l'aristocratie normande, comme les Giffard ou les Malet — qui patronnent l'abbaye de Graville — cherchent avec constance à empiéter sur leur domaine foncier. Mais surtout, après le rattachement de la Normandie à la France en 1204, les rois entreprennent de contrôler l'estuaire de la Seine, verrou qui commande l'accès à Paris, en mettant à mal les prérogatives des abbesses. En 1281, Philippe II le Hardi achète ainsi Harfleur pour doubler ce port de commerce (d'où partent les draps de Montivilliers) d'un port militaire. Protégé par des remparts, Harfleur s'affirme alors comme le pivot d'un système portuaire qui s'appuie aussi sur la fosse de l'Eure et la rade de Saint-Denis-Chef-de-Caux, jusqu'à sa disparition. Ces deux avant-ports, aux tirants d'eau plus importants, peuvent abriter les grands navires de commerce et, le cas échéant, la flotte royale. Mais les rois doivent faire face à un problème récurrent : l'obstruction de la passe d'entrée d'Harfleur par la vase et les galets. À la fin du XIV^{e} siècle, le phénomène est vraisemblablement accentué par la modification des courants qui résultent de l'effondrement du cap de la Hève. Les rois mènent régulièrement des campagnes pour nettoyer les chenaux, mais peine perdue. Après une dernière tentative en 1513, ils abandonnent cette approche vaine et se mettent en quête d'un autre site. L'heure du Hâvre de Grâce pouvait arriver.

À gauche :
Le prieuré de Graville a accueilli jusqu'à la Révolution une communauté de chanoines augustins. Il était sous la dépendance de la famille Malet de Graville, appartenant à l'aristocratie normande. La nef et les transepts datent du XI^{e} siècle. Il abrite aujourd'hui un musée.

Ci-dessus :
Le manoir de Vitanval, riche demeure à pans de bois très bien restaurée, a été construite vers 1450 dans le vallon d'Ignauval à Sainte-Adresse, une paroisse alors appelée Saint-Denis-Chef-de-Caux.

Ci-contre :
Fleurs de lys et date gravées sur une porte du manoir de Vitanval rappelant le séjour dans ces murs en 1563 de Catherine de Médicis et de son fils, le futur Charles IX, venus au Havre se féliciter de la reprise de ce port aux Anglais

Le musée du Prieuré d'Harfleur est installé dans une ancienne auberge du XV^e siècle qui accueillait notamment les navigateurs portugais en escale dans le port.

Ci-dessus :
La paroisse Saint-Martin d'Harfleur appartenait à l'abbaye de Montivilliers qui en exerçait la juridiction ecclésiastique.
Son église a été reconstruite dans la seconde moitié du XV^e siècle.

Ci-contre :
Ville romaine connue sous le nom de Caracotinum, Harfleur devient au Moyen Âge un port dans l'orbite de l'abbaye de Montivilliers. Le roi de France en fit l'acquisition en 1281 dans une optique à la fois militaire et commerçante. Pour la protéger, l'un de ses successeurs entreprit en 1341 la construction d'un rempart dont on aperçoit encore les vestiges noyés dans le bâti d'aujourd'hui.

Plan du Havre dressé en 1563 par le graveur hollandais Hieronymus Cock. On distingue à l'ouest le quartier Notre-Dame, au centre celui de Saint-François qui vient d'être édifié et à l'est, l'emplacement de celui de Percanville qui ne sera pas construit.

UN PORT DE GUERRE ET DE COMMERCE SUR LA MANCHE

1517 : Nous sommes à un moment charnière de l'Histoire, comme rarement le monde en connaîtra. L'Amérique vient d'être découverte par les Européens, et le destin du monde bascule de la Méditerranée vers l'Atlantique. Comme ses contemporains, François Ier n'a probablement pas conscience de la portée de l'événement. Mais, deux ans après sa victoire à Marignan en Italie, il s'inscrit pleinement dans son époque en se tournant vers la Manche, et en ordonnant la construction du Havre. Il s'agit, dans l'immédiat, de faire face à la menace anglaise en trouvant un substitut aux ports d'Harfleur et d'Honfleur, ensablés à l'embouchure de la Seine. Il envoie des missions en Normandie qui écartent les sites de Touques et d'Etretat, et optent pour la crique de Grâce pour ses qualités nautiques. Ici, la marée haute tient « le plein » durant plus de deux heures, en raison de courants marins favorables et du fort débit de la Seine.

Les travaux commencent en avril 1517, mais se déroulent beaucoup plus lentement que prévu. Armés de simples pelles, pioches et brouettes, les terrassiers peinent à trouver le « terrain solide » pour ancrer leurs fondations. Prévus pour durer six mois, les travaux s'étaleront sur six ans. En 1523, le port devient enfin réalité : il comprend une passe d'entrée ouverte sur la mer, flanquée de deux tours de défense, deux jetées prolongées par deux quais, et une crique protégée qui deviendra le bassin du Roy. Ce port nous paraît bien modeste, au regard des installations gigantesques d'aujourd'hui, mais il était à l'échelle de ses homologues de l'époque. Les bateaux venaient s'y échouer et repartaient à marée haute, leurs affaires faites.

La ville naîtra en même temps que le port. Pour attirer les nouveaux habitants dans « sa » ville, François Ier leur accorde une exemption de la taille et de la gabelle, impôts qui frappent d'ordinaire ses sujets. Les premières maisons sont érigées dès 1517, mais de manière désordonnée, autour de l'église Notre-Dame. Pour mettre fin à cette anarchie, François Ier fait appel en 1541 à l'architecte italien Girolamo Bellarmarto, qui dessinera la trame d'un nouveau quartier. Organisé autour d'une église placée sous le vocable de Saint-François, ce quartier annonce les plans d'urbanisme contemporain et, singulièrement, la reconstruction de la ville après la Seconde Guerre mondiale.

Au XVII[e] siècle, le port sera doté d'une citadelle, d'une fonderie de canons et d'un arsenal de la marine dans le bassin du Roy, devenu un bassin à flot avec l'installation d'un système de portes pour retenir l'eau. Grâce à ces efforts « volontaristes » de la monarchie, Le Havre prend une autre dimension. Une première activité va stimuler son essor : la pêche à la morue. Les premiers appareillages de morutiers havrais pour les bancs de Terre-Neuve remontent sans doute aux années 1520. Trente ans plus tard, ils seront chaque année plusieurs dizaines à partir outre-Atlantique, en convoi pour dissuader les attaques de pirates et de corsaires. L'historien Eric Saunier fait « un lien » entre la croissance de cette activité et celle de la population qui passe de 500 habitants vers 1535 à 6 000 vers 1555 puis 20 000 vers 1640-50. Le Havre aspire la population des campagnes et des localités voisines comme Fécamp, Montivilliers et Honfleur. Pour constituer ces expéditions, Le Havre fournit les marins et les navires tandis que les marchands rouennais apportent les capitaux. Du moins au début. Interrompue parfois par les guerres, la pêche à la morue restera une activité importante au Havre jusqu'au début du XVIII[e] siècle. Elle se concentrera ensuite dans des ports plus pauvres comme Fécamp ou Saint-Malo.

À gauche :
Le roi François I[er] a ordonné la création du Havre en 1517 pour faire face à la menace anglaise et trouver un substitut aux ports de Honfleur et de Harfleur ensablés. Statue datant de 1946, érigée au bord du bassin du Roy.

Ci-dessus :
L'hôtel particulier Dubocage de Bléville comprend deux parties : une partie à pans de bois recouverts d'ardoises et une autre en briques et silex. Il a été construit au XVII[e] siècle et fut la propriété de Michel-Joseph Dubocage de Bléville. En plein cœur du quartier Saint-François, il abrite aujourd'hui le musée de l'Ancien Havre.

A la pêche à la morue s'ajoute, à partir du milieu du XVII[e] siècle, la chasse à la baleine recherchée pour sa chair, sa graisse et ses fanons dont on fait les « baleines » de corset ou de parapluie. Le Havre deviendra le premier port français dans ce domaine. Il connaîtra son apogée peu après 1850 avant de disparaître, ruiné par la diminution du soutien de l'Etat, la concurrence d'autres sources d'huile et la raréfaction des stocks.
Baleines et morues sont de simples opportunités qui n'empêchent pas Le Havre de remplir, dès le XVI[e] siècle, le double rôle militaire et commercial que le roi lui a assigné. Le port abrite les corsaires qui chassent les galions ibériques chargés d'or et d'argent d'Amérique, et les nefs du roi qui combattent les Anglais en Manche ou partent explorer les mers, mais il se distingue aussi dans l'accueil de navires marchands. Dès son ouverture, un armateur fera venir du Portugal des cargaisons de sucre et de mélasse pour le compte de négociants rouennais. Déchargées au Havre, ces marchandises seront ensuite embarquées sur des « allèges » pour rejoindre la capitale normande. Ce « modèle économique », dirions-nous aujourd'hui, prévaudra quelques décennies avant que n'émerge localement une classe de négociants.

À gauche :
Cette vue aérienne le confirme : le quartier Saint-François dessiné par l'architecte italien Girolamo Bellarmato en 1541 est bien une île reliée à la ville par des ponts.

Ci-dessus :
L'église Notre-Dame actuelle, construite à partir de 1539, a succédé à deux autres édifices démolis parce que trop petits. Elle est devenue cathédrale en 1974 lors de la création du diocèse du Havre.

L'ÂGE D'OR DU NÉGOCE HAVRAIS

Deux siècles après sa fondation, Le Havre n'est déjà plus un simple entrepôt pour des trafics orchestrés depuis Rouen ou Paris. Le port s'est émancipé grâce à la formation d'une classe de négociants attirés par l'espoir d'une ascension sociale rapide. Ces hommes viennent, au début, du pays de Caux puis, plus tard, de l'Europe entière. De ce monde du négoce émergera une grande bourgeoisie protestante, d'origines rhénane et anglaise, dont les représentants les plus connus se nomment Delaroche, Rufenacht, De Coninck, Dolfuss, Siegfried, Roederer, Latham ou encore Jung. Ces négociants échangent avec les îles britanniques, la péninsule ibérique, les villes hanséatiques, avant de se tourner vers la Méditerranée, et surtout l'Atlantique. Le commerce colonial, en droiture ou triangulaire, constitue la grande affaire de ces négociants havrais au XVII[e], et surtout au XVIII[e] siècle.

Le Havre est considéré comme le deuxième port négrier français avec 451 expéditions (585 en comptant celles de Honfleur, son annexe) derrière Nantes (1 714) et devant La Rochelle (448) et Bordeaux (419). Au total quelque 92 000 Africains seront déportés et réduits en esclavage en Amérique par les négriers havrais. La traite au départ du Havre commence sans doute dès les années 1570. Les archives restent toutefois vagues, mentionnant pour cette époque des contrats d'affrètement de navires prévoyant de faire escale sur la côte occidentale de l'Afrique avant de gagner le Brésil ou les Antilles, sans autres précisions. Elle est solidement attestée à partir des années 1660, époque des compagnies à monopole comme la Compagnie du Sénégal. Elle connaîtra son apogée au XVIII[e] siècle, dans les décennies précédant la Révolution. A ce moment, le commerce en droiture, moins risqué mais aussi moins lucratif, reste toujours largement dominant. Mais la traite joue un rôle de stimulant, au point qu'elle apparaît alors comme « le fondement de la prospérité du commerce maritime du Havre », selon l'historien Edouard Delobette. Grâce à elle et aux autres trafics initiés depuis Le Havre, le monde du négoce domine, sans partage, la ville. Selon des documents fiscaux de 1793, cités par l'historien Jean Legoy, parmi les 45 plus grandes fortunes havraises figurent 33 négociants. Le sommet de cette pyramide sociale est occupé

La Maison de l'Armateur. Cette riche demeure en pierre a été construite entre 1787 et 1795 dans le quartier Saint-François par l'architecte Paul-Michel Thibault, pour son usage personnel. Elle a été achetée en 1802 par Martin-Pierre Foäche, un négociant armateur, d'où son nom. Elle abrite un petit musée évoquant le négoce havrais à son apogée.

Forêt de mâts dans le bassin du Commerce qui a été achevé en 1820 (photographie de la fin du XIX^{e} siècle).

par trois négriers. Pour autant, il ne semble pas que les fortunes négrières aient contribué à la prospérité du Havre sur le long terme. Le plus souvent, l'argent de la traite a été englouti dans le train de vie de ces familles et dans l'achat de terres et de bâtiments, en particulier des biens nationaux, qui constituaient l'idéal de la réussite sociale pour ces élites à l'époque. Parmi les négriers havrais une figure émerge, celle de Jacques-François Begouën, né en 1743 à Nippes, près des plantations et du comptoir que sa famille possédait dans la colonie française de Saint-Domingue, la future Haïti. Son père considérait la traite négrière comme « le vray et le meilleur commerce ». Pour les Begouën, la traite s'inscrit dans un système économique complètement intégré. Leurs navires chargent au Havre des indiennes contrefaites à Rouen, des eaux-de-vie et des fusils anglais qui sont échangés contre des esclaves noirs le long de la « côte d'Angole ». Les captifs sont vendus à Saint-Domingue d'où les navires repartent vers la France, chargés d'indigo, de sucre et de café, produits dans les plantations familiales. Au Havre, les marchandises sont vendues et, dans le cas du sucre, raffiné dans une usine appartenant à la même famille. Ce notable qui fera l'acquisition, lors du partage des biens nationaux, de l'abbaye du Valasse dont il fera sa résidence, sera élu en 1789 député du tiers-état aux Etats généraux. A Paris, il défendra avec succès les intérêts des négociants en s'opposant à l'abolition de la traite et de l'esclavage au nom « d'un "ordre naturel" qui ne peut être changé "sans le plus effroyable déchirement" ». La perte d'Haïti en 1792 puis les guerres napoléoniennes et l'abolition de la traite en 1818 porteront des coups sévères aux armements négriers au Havre. Malgré tout, ce commerce d'êtres humains se poursuivra de manière illégale au Havre jusque dans les années 1860, au vu et au su de tous, comme en témoignent des publicités parues dans les journaux pour des

À gauche :
Salon de la Maison de l'Armateur. L'immeuble compte vingt pièces organisées autour d'un puits de lumière octogonal.

Ci-contre :
Le Muséum d'histoire naturelle a été installé au XIX[e] siècle dans un bâtiment ouvert en 1760 pour abriter les institutions judiciaires et administratives. Dans ses collections figurent les dessins réalisés par le naturaliste Charles-Alexandre Lesueur lors de ses voyages outre-mer au début du XX[e] siècle.

Ci-contre :
À l'angle des rues de Bretagne et de la Crique, l'hôtel de Brocques, ouvert en 1740, fut le siège du Cercle des négociants havrais jusqu'à la création (en 1784) d'une chambre de commerce près de la Tour François I[er].